

et Katherine Mansfield. Faute de place seulement, M. Mauriac ne figure pas dans ce bouquet.

La Revue Mondiale, numéro spécial: « Le pétrole en France ».

Le Crapouillot (mai): « Histoire de la III^e République » jusqu'au Boulangisme, par MM. J. Galtier-Boissière, R. Lefebvre, M. Vaucaire, P. Norley, avec des illustrations du choix le plus heureux.

Revue bleue (18 mai): « Lettres à une palenne », par Lafcadio Hearn. — « Poème » de M. Alfred Drein.

Revue des Poètes (15 mai): rien sur Victor Hugo qui, pourtant...

Cumul, revue née en mars et dont le second numéro a été publié en avril, « est ouverte à tous les collaborateurs éventuels de l'Enseignement Primaire public ». Elle raille joliment l'abus actuel des prix littéraires:

« Chaque année, sera distribué un Prix de cent mille (100.000) francs à l'Ecrivain ou au Critique ayant découvert et lancé un jeune de talent (écrivain, poète, artiste). Le jeune lui-même (moins de trente ans) ne touchera rien. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Mort de Paul Dukas. — Opéra: reprise de *Namouna*, ballet d'Edouard Lalo. — Opéra-Comique: première représentation de *La Pantoufle de Vêfr*, ballet de M. Marcel Delannoy. — Conservatoire: *Exercice des élèves*, représentation de *Joseph*, de Méhul. — Mme Lily Pons.

La mort de Paul Dukas, survenue le 18 mai, a douloureusement surpris. On trouvera dans le corps même de la revue une étude sur ce maître qui a si grandement honoré l'art français, et qui emporte les regrets profonds de tous ceux qui s'intéressent à la musique.

§

En 1881, Vaucorbeil étant directeur de l'Opéra, Lalo lui parla du *Roi d'Ys*. Vaucorbeil était de ces gens qui demandent toujours autre chose que ce qu'on leur offre. « Au lieu d'un opéra, donnez-moi donc un ballet », répondit-il à Lalo. « Mais je n'en ai point écrit ! » — « Qu'à cela ne tienne, mettez-vous au travail et apportez-moi vite votre partition: vous passerez dès qu'elle sera prête. » Lalo se mit donc au travail, et si fort que, déprimé, une congestion faillit l'emporter. Le ballet fut prêt dans le délai convenu. Mais tandis que le compositeur

était malade, Ambroise Thomas, bon confrère, en profita pour faire substituer à *Namouna* une reprise de *Francesca da Rimini*. Lalo retrouva son énergie pour défendre son bien; mais il ne put venir à bout des sourdes intrigues. De la fosse de l'orchestre au plateau, ce ne fut que cabale. Musique injouable, indansable, musique folle, répétaient à l'envi danseuses et instrumentistes. Et le soir de la première, on vit les abonnés tourner résolument le dos à la scène, et on entendit des chœurs s'élever de la salle pour couvrir le son des instruments. Echec lamentable, vilain, échec prémédité et qui se produisit sous l'œil ironique du directeur et d'Ambroise Thomas. Le concert offrit à Lalo une belle et éclatante revanche: la suite tirée de *Namouna* est une des pages les plus délicieuses de la musique symphonique française. André Messager, lorsqu'il fut avec Broussan co-directeur de l'Opéra, reprit *Namouna* et donna enfin réparation à Lalo. Mais la guerre vint et *Namouna* ne reparut plus qu'au concert. Dans l'intervalle la mise en scène et la chorégraphie avaient vieilli. Avec un goût qui mérite tous les éloges, M. Jacques Rouché vient de rendre à *Namouna* une interprétation digne de ce chef-d'œuvre. Il a confié à M. Staats la chorégraphie et celui-ci nous a donné un ballet vraiment adorable. Le décor de Dignimont complète heureusement ce charmant spectacle, et jamais la troupe dansante de l'Opéra n'a semblé plus aérienne, plus légère. Quelle étonnante réunion d'étoiles que cette constellation où brillent Mlles Bos, Lorcia, Simoni, Didion, Huggetti, MM. Serge Peretti, Goubé... On a fait de *Namouna* un « ballet blanc » — comme *Gisèle*. Et c'est, en effet, une chose aussi poétique que le fameux ballet romantique sur lequel *Namouna* garde cette supériorité éclatante de nous offrir une musique admirable, alors que la partition d'Adam... Le seul reproche que j'adresserai à l'Opéra est d'avoir coupé quelques pages — et parmi les plus chatoyantes — de cette partition, pour réduire la chorégraphie à des proportions qui soient au goût du jour. Où est la « fête foraine » avec cet air de cornet à pistons si amusant? Les habitués des concerts attendent ce passage célèbre et s'étonnent de ne point le retrouver. Les évolutions des ballerines les consolent, il est vrai. Le succès a été vif: des rappels sans fin, à la chute du

rideau, ont montré que la véritable danse — et qui n'est point acrobatique — que le véritable ballet, garde toute sa séduction.

§

C'est aussi un délicieux ballet et c'est pareillement un très mérité succès que **La Pantoufle de Vair**, de M. Marcel Delannoy, à l'Opéra-Comique. Je ne vous conterai point *Peau d'Ane*, ni *Cendrillon*: vous n'y prendriez pas un plaisir extrême, et c'est, au surplus, Mlle Solange Schwartz qu'il faut voir et c'est la musique de M. Delannoy qu'il faut entendre. Nous en avons eu, au concert, un avant-goût — juste assez pour nous faire désirer de la mieux connaître. Elle est tout à fait appropriée au conte qu'elle illustre; et sa grâce naïve et bon-enfant supporte fort bien d'être relevée d'humour. Certaine « rumba » que dansent les négrillonnes à la cour du prince Charmant en est un exemple qu'on eût volontiers bissé, comme on eût bissé de même les pas de Mlle Solange Schwartz, autant pour le plaisir d'écouter deux fois la musique que de voir plus longtemps la danseuse.

Tout est d'ailleurs réussi dans ce spectacle, et l'entrain de la troupe est endiablé. Les deux sœurs de Cendrillon sont de manière bien piquante représentées par Mlles Juanina et Stephani, les négresses par Mlles Lartaud et Byzanti; M. Constantin Tcherkass, comme chorégraphe aussi bien que comme danseur, a droit aux plus vifs éloges. On a applaudi les décors ingénieux de M. Chastel, le palais du Prince Charmant, en papier à dentelles pareil à celui qui l'on voit dans les boîtes de dragées, les projections de la lanterne magique qui nous montrent le carrosse emportant Cendrillon. Et l'on a applaudi plus encore la délicieuse Solange Schwartz, tout à fait digne de séduire le Prince Charmant, en vérité.

§

Combien de théâtres réguliers, classés, pourraient donner une représentation aussi parfaite que celle de **Joseph**, par les élèves des classes de musique du Conservatoire? Officiellement, cela s'appelait « exercice ». Le mot est exact, mais trop modeste; il s'agit avant tout en effet de donner aux artistes de demain cette assurance qu'ils peuvent seulement acquérir en jouant devant le public (on n'apprend point à

nager sans se jeter à l'eau) — mais ces jeunes gens nous ont donné beaucoup plus et beaucoup mieux qu'un exercice. L'ouvrage était dirigé par M. Henri Rabaud en personne, avec une autorité persuasive. L'orchestre a mis en valeur les pages symphoniques de la partition comme l'auraient fait des instrumentistes rompus au métier. Les chœurs ont été admirables — quelle merveille qu'une réunion de voix jeunes, fraîches, justes et bien disciplinées! Ils font grandement honneur à M. Jules Mazellier. Quant aux jeunes artistes qui tenaient les rôles, ils se sont surpassés. M. Rouquetty, dans Joseph, a fait preuve de dons naturels exceptionnels et de qualités acquises remarquables. Voilà un ténor certainement promis à la plus brillante carrière, car il réunit tout ce qui peut assurer un succès mérité. MM. Ravoux et Couret ont tenu les rôles de Jacob et Siméon en perfection. M. Noguéra dans le personnage secondaire d'Utobal, s'est fait apprécier. Mlle Bardy fut un bien touchant Benjamin que le « trac » faillit paralyser mais qui sut maîtriser ses craintes et Mlles Perdrieux, Cambriels, Helbecque, en des emplois épisodiques, prouvèrent qu'elles possèdent de jolies voix et savent parfaitement les conduire. Je n'ai pu entendre Mlle Candès (qui tint le rôle de Benjamin à la seconde représentation): on m'assure qu'elle y fut excellente, elle aussi. Il faut louer également les décors, réduits à l'essentiel, mais qui, précisément, étaient traités dans le plus heureux esprit de simplification.

Les occasions d'entendre l'opéra de Méhul sont rares. La dernière, je crois bien, remonte à une trentaine d'années. Raison de plus pour savoir gré au Directeur du Conservatoire d'avoir choisi cet ouvrage, certainement inconnu des trois quarts des auditeurs, oublié de la plupart des autres. Vaut-il mieux que le dédain qu'on lui montre? Certes, car il y a dans cette partition quelques très belles pages. Mais il y en a d'autres, hélas, qui semblent bien longues et bien plates. Pour juger équitablement, il faut se reporter à l'an de grâce 1807, et peut-être oublier aussi qu'en 1807, Mozart est mort depuis seize ans et que Beethoven a déjà écrit *Fidelio* et la *Cinquième Symphonie*... Malgré le chœur *Dieu d'Israël* (qui est je crois bien la plus belle page de *Joseph*), malgré la romance célèbre *A peine au sortir de l'enfance*, malgré l'air de Benja-

min: *Ah! lorsque la mort trop cruelle...*, malgré la naïveté souvent charmante de cette musique, la partition a vieilli, alors que des œuvres contemporaines ou plus anciennes gardent toute leur fraîcheur. La faute n'en est point seulement au livret d'Alexandre Duval. Et pourtant quel moyen eût paru meilleur pour la rajeunir que de lui donner cette interprétation juvénile, où l'inexpérience même de quelques-uns des artistes s'accordait si bien avec le caractère de leurs rôles?

En tout cas, l'effort accompli par le Conservatoire, — le Directeur donnant l'exemple — mérite les plus vifs éloges.

§

Le triomphe de Mme **Lily Pons** dans *Lucia di Lammermoor* a été éclatant. Il est, en tout cas, une preuve singulière des effets du snobisme sur les variations du goût. La voix de Mlle Lily Pons est admirable, cela ne fait point question. Mais d'être admirablement chantée, cette musique de *Lucia*, jugée naguère abominable par tous les snobs, en est-elle devenue meilleure au point de transporter d'aise ceux-là même qui vouaient à l'exécration les mânes de Donizetti? Tout cela est assez risible en somme et nous montre à quel point, pour la plupart des gens qui se croient cependant musiciens, l'interprète éclipse l'œuvre, ce qui est bien la négation de l'art.

RENÉ DUMESNIL.

MUSÉES ET COLLECTIONS

A la Bibliothèque Nationale: exposition Goya et exposition de la Société des peintres-graveurs français avec rétrospective Gabriel de Saint-Aubin. — Au Petit-Palais: exposition des peintres-graveurs indépendants et rétrospective Claude Lorrain. — Au Musée des Arts décoratifs: exposition de « deux siècles de gloire militaire française ». — Au Musée de l'Orangerie: exposition « à la gloire de la marine à voiles ». — A la Fédération française des artistes: souvenirs du Prince impérial. — A la Chambre des députés: l'œuvre décorative de Delacroix. — Au Musée des Gobelins: exposition de tapisseries et tissus arabes. — A la Maison de Victor Hugo et à la Bibliothèque Nationale: expositions commémoratives de Victor Hugo. — Exposition commémorative du centenaire de *La Nuit de Mai*. — Les expositions d'art italien au Petit-Palais, au Musée du Jeu de Paume et à l'Ecole des Beaux-Arts.

Nous voici de nouveau, comme chaque année à pareille époque, submergés par l'abondance des expositions artistiques surgies de tous côtés et auxquelles s'ajoute cette fois la grandiose manifestation d'art italien qui les domine toutes.